

voyages fabuleux de Sindbad le marin. Énorme, dur, poli, quelque roc l'a pondu, et l'œuf d'autruche, qui s'arrondit à côté, paraît une boule d'ivoire, bonne tout au plus à rouler sur le tapis vert d'un billard.

Vous voilà bourré de science. C'est bien. Alors je rentre dans le domaine des arts par cette porte qui justement s'ouvre sur l'Académie.

Vous y verrez deux toiles, pas plus. Un Murillo : *Elisabeth de Hongrie* ; un Ribera : *Madeleine enlevée dans les cieux*.

Le sujet du Murillo vous est connu. Elisabeth soigne de ses mains les teigneux assemblés dans la cour de son palais ; tableau splendide qui va nous traduire les plus doux mystères de la charité.

Eh bien, non ; il y faudrait l'amour, et l'amour demeure absent. Elisabeth, très-royale, souveraine encore plus qu'elle n'est femme, touche de ses doigts effilés une des têtes répugnantes que voici. Sa volonté l'y contraint, sa compassion ne l'y pousse pas. L'âme a donné l'ordre, le cœur ne s'est point attendri. Le visage de la reine, chaste et noble, n'exprime ni les triomphes de la pitié ni même la révolte des sens. Indifférente, elle conserve un regard froid. L'accomplissement du devoir la met au niveau des cieux ; elle y entrera tête levée. Quelque chose de la superbe des saintetés officielles règne sur ce front rigide, pur comme le glacier.

Ah ! qu'elle eût été plus touchante si le peintre nous l'eût montrée mieux saisie des souffrances qu'elle daigne effleurer ! Plus absente d'elle-même, mieux penchée vers les infortunes qu'elle soulage, ou bien encore troublée mais vaincue, éperdue d'horreur mais subjuguée par la com-

passion, plus humaine, en un mot, qu'elle eût été plus divine.

Le Seigneur ne touchait point ainsi la chair corrompue des lépreux ; il n'avait point ces princiers nonchaloirs ; le malheur de sa créature pourrie lui était autre chose qu'une occasion à miracles ; l'humanité pleurait en lui à de telles rencontres ; il portait vers les misérables ses deux mains émues ; son âme se donnait tout entière avant que ses bienfaits.

Voilà pourquoi la pitié d'Elisabeth, et cette bonne œuvre congelée, nous laissent absolument figés. Nous n'éprouvons nulle sympathie pour des vertus qui ne palpitent point.

Au surplus, le génie des siècles antiques le savait bien, lui qui toujours de la charité fit une femme ; la femme trouve en sa compassion des élans qui lui font franchir les abîmes. Dès que son cœur s'est amolli, laideurs morales, plaies du corps, elle ne voit plus rien. Un seul objet, l'être souffrant, reste devant elle ; ses regards ne connaissent que lui ; les perceptions même de ses organes délicats se sont en quelque sorte émoussées ; tout se résume en une faculté unique : la divination des douleurs et l'intelligence du secours.

Or, c'est par l'oubli de cette émotion, c'est par je ne sais quelle hauteur glacée que le type d'Elisabeth, très-vrai je veux le croire dans son aristocratique aumône, froisse en nous la charité de l'Évangile, plus plébéienne et mieux apparentée avec les détresses de l'humanité.

Cela dit, ajoutons que les teigneux présentent d'incomparables mérites. L'homme qui se gratte la tête donne le frisson ; l'autre, qui rattache quelque linge souillé sur sa jambe malade, tout à son affaire, sans un regard de con-

vention pour la royale infirmière, a l'éloquence d'un réalisme sincère et point trivial. On retrouve dans le visage de cette vieille pauvre, à droite, un éclair de la beauté détruite, telle que les grands divinateurs savent la reconstituer. Cette jeune fille qui soutient le plateau, attentive aux mouvements de la reine, une écharpe écarlate nouée en ceinture, le geste sobre et l'œil candide, offre un modèle achevé de grâce et de pudeur. Le tableau me paraît tout entier d'un maître ; seulement il laisse notre cœur comme est celui d'Elisabeth : indifférent.

La Madeleine de Ribera n'a point de froideurs pareilles.

C'est toujours la pénitente ; et toujours c'est l'impérissable regret d'une vie passée à mal faire.

La même confusion, le même désespoir inspirait la tête sublime dont je vous parlais l'autre jour. Mais ici, l'expression s'est accentuée de toutes les solennités que lui prête l'ascension vers les cieux.

Car Madeleine n'est plus au désert ; les espaces arides se sont enfuis ; les solitudes sans bornes avec leurs austérités monotones ont disparu sous ses pieds. Elle monte, la rachetée ; un manteau de pourpre a recouvert sa robe dont on voit les trous ; ses bras amaigris se lèvent, ses mains pâles qu'elle vient de joindre s'étendent vers la région splendide ; portée au travers de l'azur, elle a laissé notre monde ; le passé, semble-t-il, demeure enfoui sous les ténèbres d'ici-bas ; il n'y a plus que le ciel, il n'y a plus que les rayonnements de la grâce divine, la gloire est proche, on en devine les clartés sur ce front qui a retrouvé sa candeur. Oui, les chastetés lui sont revenues, mais pas encore l'oubli. Elle emporte, comme un voile de deuil qui tempère l'éclat du bonheur, elle emporte le souvenir des choses que

vit la terre. Sa joie a gardé quelques-unes des tristesses du repentir. Elle aime, et justement parce qu'elle aime, son cœur ne se résout point à quitter la douleur qu'il sent d'avoir offensé Dieu. Plus elle s'avoisine de l'absolue sainteté, plus le mal lui fait horreur. Sauvée, ravie déjà, glorifiée en quelque sorte, les ombres qui vont s'évanouir devant le Soleil éternel couvrent encore son beau visage. Et je trouve en elle, dans ces tristesses mêlées à ces félicités, dans ces larmes que n'ont pas toutes séchées le feu du pardon; je rencontre cette alliance de l'amour avec la justice, des gratuités de la rédemption avec les exigences de la conscience humaine, qui si souvent embarrassa notre esprit.

L'esprit est théologien; or nulle théologie, Dieu merci, ne sondera jamais les problèmes du ciel. Dieu en a réservé la solution à ce petit objet, misérable et méprisé : le cœur.

Des montagnes se dressaient entre notre intelligence et l'Évangile; une pauvre femme paraît, elle a péché, elle pleure, Jésus l'a rencontrée, sa main l'a relevée; elle monte tout enveloppée de confusion, portée par les compassions divines, pardonnée, sanctifiée, glorifiée; et les plis de sa robe blanche nous ont montré le chemin des cieux.

4 mai 186...

Quelque génie des contes arabes aurait en une nuit bâti l'hôtel *Salamanca*, le palais ne serait guères plus merveilleux.

Les portes s'ouvrent sur le Prado; le parc a son jardin d'hiver et son jardin d'été; des orchidées balancent leurs

grandes ailes dans l'air humide et chaud des serres; la bibliothèque, les salons, la salle à manger, chefs-d'œuvre de goût et de richesse, ont été décorés par deux artistes espagnols. On peut rencontrer ailleurs quelques spécimens d'un luxe pareil; ce qu'on ne verra point à coup sûr, c'est le *patio* moresque, baigné de lumière, d'un marbre immaculé, avec sa corbeille de fleurs exotiques au centre, et cette galerie aérienne vêtue de majoliques, fermée de glaces d'un seul jet, qui mettent leurs limpidités entre chaque colonne, prenant le jour au plus bleu du ciel.

Mais quoi! nous sommes gens de forêts, vous savez cela, coureurs de montagnes, indignes de ces royales demeures. L'épaisseur des mousses déroulées sous nos sapins nous paraît plus douce au pied qu'un tapis d'Aubusson; les clartés blondes épandues sous les chênes égayent mieux notre cœur que les mille feux des girandoles; nos prés semés de marguerites et d'œillets font pâlir à nos yeux les plus rares jardins; et si beau que soit un palais, de quelque déale poésie que l'aient doté les arts, la vie dans ces murs éblouissants toujours nous paraît le sort d'un prisonnier.

Une telle magnificence d'ailleurs déteint sur les pensées. Les choses, quand elles prennent trop d'éclat, s'imposent à l'âme et la gouvernent; si elles n'en modifient pas l'essence, elles en gênent le mouvement. On se perd soi-même au milieu de tant de richesses. L'individualité s'effarouche des trésors, car elle pressent des dominateurs. Et puis la frivolité fait invasion dans ces lieux splendides; pour déserts soient-ils, le monde les peuple; la solitude a beau les rendre muets, des voix futiles y parlent; je ne sais quelle dissipation en habite le vide, je ne sais quel faste y promène ses ennuis; l'empire des objets extérieurs y pèse

d'un faix lourd, les banalités y commandent, et de telles beautés m'épouvantent, car elles masquent les servitudes qui enchaînent toutes les royautés.

Heureusement nous avons les tableaux.

Je fais réparation à Goya; deux portraits de femme plaident ici en sa faveur. L'une très-naïve, très-ignorante, épanouie dans sa belle robe bleue. L'autre vêtue de noir, son ravissant visage vu de face; une tête fine et languissante, avec des yeux de gazelle; un type indou, lumineux et rêveur.

La *Corrida de Toros*, encore par Goya, présente un fouillis de personnages vivants et vrais emportés dans le tourbillon des joies sanglantes.

Sa *Procession*, qui n'est point sans valeur, demeure à l'état d'ébauche, comme tant d'autres toiles du même peintre. On y soupçonne l'intention; il n'y a ni traits ni parti pris; l'on dirait que la maladie de notre temps: l'impuissance, cette absence d'énergie qui empêche l'homme de saisir un sujet, de le terrasser et de lui arracher son dernier mot, atteignait déjà l'artiste du siècle passé.

De telles défaillances n'abordaient pas Zurbaran. Il ne lâchait point ses moines que ceux-ci ne lui eussent tout dit; la règle du silence n'y faisait rien.

Ce *Religieux dominicain* a beau dérober son front sous les plis du capuce, l'ombre peut bien tomber sur ce visage émacié; rien qu'à voir cet homme, on connaît ses douleurs. La pénitence a vaincu, le cœur s'est fermé, l'œil profond ne perçoit plus que le ciel; mais le doute sillonne parfois ces vides espaces balayés de toute tendresse hu-

maine. Car Satan est roi du désert comme il est prince de ce monde, et ni le cilice ni la cendre, pas plus le silence que le tumulte, ne nous débarrasseront de ses coups.

Dans une *Visitation* pleine d'audaces, le maître a jeté cette figure d'ange, splendide, hardiment enveloppée de vêtements sacerdotaux; et sur le visage expressif, tout rayonnant des félicités célestes, il a mis l'incomparable majesté d'un ambassadeur de Jéhova.

Je vous parlais de forêt. Nous l'avons trouvé, le sentier qui va se perdre sous bois. Ruysdael l'a laissé courir parmi les chênes. Une clairière s'est faite; l'éther, ce grand trou bleu par delà les feuillées, a répandu ses lumières sur notre chemin. Le mystère des fourrés est ici, une fraîcheur bocagère en émane; avez-vous senti la bonne odeur des mousses dans cette nuit que font les couverts?

Et je rêverais tout un jour devant l'autre toile du même homme: une flaque d'eau qu'ombragent de grands arbres. Pas une feuille n'est soulevée, pas un brin d'herbe ne frissonne, nul papillon, nulle mouche aux transparentes ailes ne font fléchir la hampe des joncs. L'embrassement de midi pèse sur la campagne; mais là, dans ce coin perdu, l'aube a oublié ses rosées; les branches largement étendues ont retenu quelque chose des obscurités de la nuit; et la pensée s'assoupit rien qu'à contempler ces verdurees et cet apaisement.

Soyez tranquille, Ribera va la réveiller.

Son *Apollon* écorche *Marsyas*. Le berger suspendu, les bras liés aux branches qui se sont relevées, le corps palpitant, les chairs frémissantes, hurle de toutes les forces de son agonie sous le couteau du dieu.

Celui-ci, blond, placide, le vrai dieu païen, le dieu grec sans entrailles, plonge une main céleste dans les viscères de sa victime.

Il procède méthodiquement, selon toutes les règles de l'art ; il pèle son homme ainsi qu'on pèlerait un fruit ; la peau se rabat en longs plis sur les membres saignants ; l'un après l'autre les mystères de l'anatomie se révèlent. Tu as beau te tordre, toi l'humanité déchirée, tu as beau t'épuiser en cris, en supplications, en fureurs, le dieu froidement cruel n'en ira ni plus ni moins vite ; il mettra tes artères à nu, puis ton cœur, puis tout ce qui vit et tout ce qui souffre en toi. La mort viendra quand elle pourra, quand elle voudra, ce n'est ni le souci du dieu, ni son affaire ; il se venge, sa vengeance le divertit, il la fera durer ; qu'as-tu à redire ?

Si j'étais meilleur peintre, je vous rendrais l'inférieure poésie de cette toile ; vraie à faire frissonner, et point de réalisme. Je vous montrerais ces vigueurs d'autant plus impressives qu'elles ne s'emportent pas et qu'on leur sent un maître ; je vous décrirais les richesses de cette palette dans leur splendeur intense, avec la puissance du jour, les sombres profondeurs, et cette lumière intime qui semble produire l'éclat au lieu de le recevoir du soleil.

Il était temps de retrouver Murillo.

Sa *Vierge à l'Enfant* nous consolera des boucheries olympiennes.

Le peintre a tout simplement placé devant nous une femme de la campagne ; il a noué sur cette tête familière un mouchoir pareil à celui que les paysannes roulent autour de leurs cheveux. Elle est pénétrée de tendresse, cette mère, mais son amour qui ne va pas interroger l'a-

venir ne pressent rien au delà du jour présent. Elle plaît sans faire rêver. Toute l'émotion naît de son enfant, l'Enfant Jésus, aux yeux candides, au regard *voyant*, qui se presse contre sa mère, possédé d'un prophétique effroi.

Plus loin l'*Assomption de la Vierge*, ce beau corps à demi voilé de cheveux blonds, ces mains croisées sur la poitrine, Marie enlevée tout entière dans un ciel d'or, présente le même caractère ingénu. La fraîcheur de l'âme l'emporte sur la divinité; on sent bien plus les surprises de l'inconnu que l'empreinte des gloires éternelles; les cieus sont moins près de cette créature charmante que la terre n'en est prochaine; elle monte, mais il lui reste à faire du chemin; on dirait quelque vierge de village moissonnée en sa fleur et portée par sa foi dans les jardins du paradis.

L'ampleur du maître a marqué cette autre page : l'*Enfance de Jésus*.

L'enfant embrasse un agneau; il n'y a que cela. Mais ici la candeur, en même temps qu'elle est une franchise, est une condescendance. On saisit le Dieu sous cette puérité qui contient l'âme céleste, comme un vase de cristal emprisonne le parfum; l'arome subtil s'en échappe, et le sourire si limpide, pourtant si triste, a révélé le roi des cieus qui vient vivre parmi les hommes; et les hommes le tueront.

Je vais vous montrer un autre enfant, un rejeton de la race incrédule et sardonique, un fils de ceux qui crucifièrent, un de ceux dont les pères font souffrir et qui répètent la leçon. Vous le reconnaîtrez à l'arrogance de la tenue; la perversité du regard vous le révélera.

Le mauvais gars se gausse de cette vieille sordide et

décharnée qui mange sa pauvre soupe à l'écart. D'ordinaire un tel rire grimace, ici point : il sort éclatant de la bouche téméraire.

On entend vibrer les notes et sonner les grelots de cette folie méchante : le rire du moqueur. La vieille, tout huée qu'elle soit, reste digne ; sa colère ne connaît point de trivialités ; elle considère l'impie, quelque étincelle des foudres antiques a mis son éclair en cet œil, de telle sorte qu'une scène vulgaire s'élève aux proportions de la beauté lyrique, et que cette chétive aïeule courbée sur son morceau de pain, c'est la royauté de l'âge dans son inviolable grandeur.

Hâtons-nous vers le *Fils prodigue*, une série de chefs-d'œuvre, signés Murillo ¹.

Cet homme-ci ne ressemble guère au traditionnel mangeur de carouges. Vous chercheriez en vain dans ces tableaux, vrais jusqu'à l'actualité, le scandale officiel du père de famille, ses grands bras, ses grandes malédictions, ou les pompes surannées du festin des viveurs ; vous ne les trouveriez pas plus que vous ne rencontrerez le repentir tantôt congelé, tantôt théâtral du fils pervers.

Voyez ce départ. Une simple maison, comme la vôtre et comme la mienne, s'élève dans un coin ; le jeune homme s'est campé sur son cheval ; il a résolument, d'un geste qui sent la prise de l'indépendance, jeté son manteau sur ses épaules. Le père se tient debout au seuil ; nul courroux, la dignité ne le permet pas ; d'ailleurs son fils a rigoureusement le droit de faire ce qu'il fait. On devine la douleur, mais l'âme est la plus forte. Grave, blessé de

¹ Le dernier tableau de cette collection : *le Retour*, appartient à la galerie du pape.

cette parole aiguë : Donne-moi mon bien ! qui vient de trancher au vif les affections, mettant deux intérêts, deux hommes, deux vies où il n'y avait qu'une tendresse, le père regarde. Il prononce l'adieu : triste, sans que sa voix tremble ; ferme, car il voit plus loin ; il voit le dur servage, il entend les sanglots, et connaissant bien qu'une telle âme veut être forgée, il ne retient pas plus le fugitif qu'il n'a retenu l'argent.

La mère laisse échapper des larmes ; elle se fie en la sagesse de son époux, elle a foi dans l'amour du père ; cependant, ni soumission, ni fiance n'empêchent son cœur de saigner. Les mauvais plaisirs de ce fils qui fuit loin d'elle, la pénurie, la faim, la soif qui le saisiront, elle a tout compris et tout l'a déchirée.

Mais voici peut-être le trait le plus génial du tableau : c'est la figure du fils aîné.

Roide et tendu sous le masque de fer que lui impose le respect humain, ses yeux ne parviennent pas à retenir une explosion de joie. Enfin, celui-ci s'en va ! enfin on cessera d'entendre les éclats de cette voix agaçante ; enfin le père et la mère s'apercevront qu'ils avaient un autre fils. Ce mangeur et ce buveur, un scandale pour la famille ; qui dépensait tout et n'amassait rien ; qui ne savait que rire quand les autres fatiguaient ; ce jongleur qui fascinait la vieillesse, qui séduisait les jeunes ; ce viveur qui remplissait la maison du bruit de ses gaietés inutiles, il part ! Lui-même l'a voulu. Par là il a bien montré ce qu'il était. Le père et la mère, ces aveugles, peuvent s'en convaincre à cette heure. Il faut bien qu'ils connaissent leur favori !

Et cet aîné, qui contient à deux mains les palpitations d'une mauvaise allégresse, ce frère n'est point un Caïn ; sa jalousie mérite plus la pitié que l'indignation ; il ne pré-

tend ni en détruire ni même en chasser l'objet. Son âme n'a pas de haine, elle a de l'impatience; c'est une âme ennuyée; les austérités de sa vie lui ont laissé quelque aigreur; un faix l'opprime, le faix des rigueurs qu'imposa sa conscience, plus fière peut-être que touchée, aux élans juvéniles de son cœur. Longtemps courbée sous le joug du devoir, sa tête a fléchi; le joug lui reste lourd et malaisé, parce que les générosités de l'amour ne l'ont point élargi, parce que les vraies obéissances ne l'ont point allégé. Celui-ci va saisir, enfin, quelque chose de cette liberté que possédait l'autre. Son tour d'être maître est venu; tout au moins d'être seul. Sincère à défaut de tendresse, il se tait: trop bien né pour ne point sentir quelque confusion aux tressaillements de l'égoïsme, trop loyal pour tromper les autres et soi-même aux menteuses apparences de la douleur.

La *Mauvaise Vie*, qui vient après, nous racontera les dégoûts de quiconque n'a rien refusé ni à son caprice, ni à sa chair. Nul fracas. Murillo dédaigne d'appeler à son secours la magie des fêtes ou les ardeurs du vice. Il va chercher plus haut ses émotions. A côté du débauché, le peintre a mis une jeune femme, gracieuse sans effronterie, séduisant visage dont la douceur parle encore plus d'enlèvement que de corruption. A gauche, un jeune homme joue de la mandoline; tête mélancolique, au regard vague; perdu, semble-t-il, en ces profondeurs ténébreuses qu'habite la pensée sitôt que le cœur a failli. Une chanteuse posée de profil, les traits délicats, le sourire pâle et fatigué, donne au concert sa note navrée. On sent dans ces âmes éperdues de folles amours, la protestation de l'hôte divin; il pleure sous la gaieté. Dans cet oubli de tout, une mémoire persiste; le rire ne saurait l'effacer, ni les

enivremments, ni la révolte : l'homme se ressouvient qu'il était fils de Dieu.

Quelques pas encore.

Ici le drame s'est fait comédie. La vérité ne montre plus qu'une face bourgeoise. Les belles amoureuses sont devenues des mégères qui chassent à coups de trique l'amant dépenaillé. Répugnant et méconnaissable, il n'a pas même su garder les noblesses du sang. Le chien lui aboie aux talons. Un abominable petit homme lui envoie par la fenêtre quelque dernière injure. Abject, infime, les méprisés même en font leur jouet. Et si le sourire effleure nos lèvres, si la couleur nous ravit, si l'énergie satisfait notre conscience, nous regrettons pourtant l'idéal évanoui.

Venez. Cette toile nous le rendra.

Voici le gardien des pourceaux. Agenouillé près d'une mesure qui n'a rien de commun, Dieu merci, avec les temples prétentieux que la tradition ménageait à son repentir, le pécheur s'est laissé tomber sur terre. L'effondrement des vieux murs, la nature chiche et délabrée, le jour lamentable, ces porcs qui vont fouillant du groin le sol infertile, tout sent la misère.

Il est là, ce fils insensé ; il repasse en son cœur les actes de sa démence ; il revoit la maison paternelle ; il entend les chansons des jeunes vierges alors qu'elles rentraient le soir, leurs bras pleins de gerbées. Les travailleurs reviennent fatigués, une bonne lassitude, et contents ; la mère a dressé les tables ; le père, grave, tend sa main au fils aîné ; tout va bien, tout prospère ; une harmonie, celle de l'ordre et des sains travaux, monte doucement de cette demeure ; rien qu'à considérer cela, il semble qu'on respire la paix.

Quelques reflets de ces tranquilles clartés sont descendues, on le dirait, sur le visage de l'homme prosterné au

désert : Je me lèverai, je m'en irai vers mon père, je lui dirai : J'ai péché contre le ciel et contre toi. Déjà le front s'est relevé, les yeux ont affermi leur regard. Ne leur demandez pas les pleurs de la Madeleine; ils n'expriment ni le désespoir de la vie honteuse, ni les délicatesses d'un amour qui ne parvient pas à se consoler de ses trahisons.

Une tout autre pensée anime celui-ci. Moins touchante et moins humble, elle est plus virile; elle se compose moins de regrets que de décision. Le repentir des hommes s'arrête mal volontiers aux remords; leur esprit ne s'y plaît point. Nos âmes, à nous autres femmes, trouvent je ne sais quel mélancolique attrait à la contemplation du péché; eux, n'y rencontrent que de l'ennui. Sentir, c'est agir; une réflexion, ce serait un retard; il n'en faut point. Cet homme a regardé ses souillures, il a vu sa pénurie; il a eu faim, il a eu soif, la soif et la faim d'une bonne vie; chez son père les fontaines coulent, les meules broient le froment, là-bas on l'aimait, il ira. Nulle hésitation, pas un retour; le voilà debout. Et sur son visage qu'éclaire la résolution, le pardon du père a mis un sceau royal.

Dieu vient au-devant des forts.

Le soir.

Deux mots avant de quitter Madrid.

Chaque soir nous buvons la *chufa*¹, et chaque soir nous causons avec des Espagnols, gens de savoir et de cœur.

¹ Espèce d'orgeat qu'on obtient en écrasant les bulbes d'un carex de ce nom.

J'en reste à ma première impression. Ce peuple énergique mais patient, qui garde quelques vestiges des lenteurs et peut-être des insouciances orientales, mérite qu'on espère beaucoup de lui.

Tant de révolutions pour de si minces résultats l'ont fatigué. En trompant sa foi, les mouvements populaires ont blasé son espérance. Il laisse venir les libertés que nous prendrions. Les avons-nous si bien prises d'ailleurs, qu'elles nous demeurent fidèles?

Lui, moins prompt à s'en emparer, les tiendra d'une main plus sûre.

Quand ses retards nous irritent et que ses vains essais nous impatientent, nous ne faisons la part ni de sa gravité native, ni de cette faculté qu'il possède et que nous n'avons pas, de savoir attendre.

Notre précipitation, tout ce bruit que font nos idées, les éclats de voix par où notre ténacité s'échappe, plus d'une fois ont amené sur les lèvres espagnoles ce fin sourire, pli légèrement dédaigneux, que j'ai surpris aux bouches musulmanes, alors que nos races parleuses, batailleuses et bouillantes mettaient leur effervescence à côté de la paix des fils du désert.

L'Espagne a conquis la liberté de croire ce qu'elle croit, ce n'est point assez. Il lui faut la liberté d'agir comme elle pense ¹.

Je m'étonne par moments, moi aussi, que ces preux qui chassèrent les Maures, que ces patriotes qui refoulèrent les armées agressives de Napoléon, que ces citoyens qui surent défendre l'intégrité du sol natal, ne supportant

¹ Un Espagnol peut délaïsser l'Église, mais sans l'autorisation de l'Église il ne sera ni baptisé, ni marié, ni enterré.

aucun maître ; que ces hommes-là se soient laissé prendre le ciel, la patrie de l'âme, et ravir le droit de pratiquer selon leur conviction.

Plus d'un s'est affranchi, je le sais. Les bourreaux de Séville, ceux de Valladolid, les bûchers qu'allumait la Sainte-Hermandad, les rois *très-fidèles* qui allaient voir grésiller leurs sujets en sont témoins. Le sang espagnol a largement coulé. Naguère encore c'étaient bien des Espagnols qui du fond des prisons de la Reine faisaient effort vers l'indépendance. Leurs mains à travers les barreaux ont frôlé la liberté, ils en ont touché les ailes. Soyez tranquille, la liberté reviendra. Elle ne sait point résister à qui ne craint pas de souffrir pour elle ¹.

Au surplus, les palpitations de l'indépendance remuent le sol.

Que de fois, en déchiffrant sur nos passe-ports ces mots : *République helvétique*, les agents même du pouvoir ne les ont-ils point répétés avec une sorte d'enchantement ! Alors il fallait leur donner mille détails sur la Suisse, sur ce pays vraiment heureux parce qu'il est vraiment libre, où chacun, sauf de rares et tristes exceptions, reste maître de choisir son culte comme il demeure responsable de sa foi.

Revenons au peuple. La noblesse du sang se reconnaît à cette courtoisie universelle qui, d'un bout à l'autre du royaume, relie entre elles toutes les classes de la société. Le supérieur use envers l'inférieur d'un respect qui sauvegarde la dignité humaine, non sans indiquer la distance ;

¹ Je n'ai pas changé un mot à ces pages, écrites avant la révolution.

l'inférieur à son tour n'oublie point quel espace le sépare des rangs supérieurs ; toutefois il ne faut pas que l'hidalgo s'en souvienne trop bien ; l'homme du peuple, soudain redressé, lui ferait voir que sur la terre d'Espagne tout Espagnol est *sangre d'azul*.

Nulle vénalité, par là se marque encore la noblesse. Quand vous offrez quelque étrenne au gardien des palais ou des musées, il accepte le don comme une courtoisie de bon goût ; c'est de gentilhomme à gentilhomme. Votre main reste-t-elle fermée, aucune demande indiscrete ne viendra signaler l'oubli.

Ceux qui connaissent mieux que moi la nation, la disent indolente ; moins par langueur que par mépris du progrès. Une sorte d'orgueil, affirme-t-on, l'enchaîne au *statu quo*. Elle ne saurait rien imaginer au delà de ce qu'elle est ; ce que tiennent de plus les autres peuples lui paraît indigne de ses désirs ; nos efforts qui l'amuse lui semblent de l'agitation ; nos élans vers le mieux, une inquiétude d'esprits malades ; elle nous examine et nous déclare peu sages ; à l'en croire, nous avons la fièvre ; c'est elle qui se porte bien.

Tout dans cet arrêt n'appartient pas à l'orgueil castillan. Permettez-moi d'y reconnaître quelques traits du génie oriental.

Les effluves qui montent du désert, mollement poussés par un souffle africain, se sont abattus sur la terre d'Espagne. Ils apportent avec eux la philosophie passive, les contemplations muettes, l'indifférence aux vicissitudes humaines. L'Arabe, immobile dans son éternelle solitude, voit passer les siècles d'une âme égale. L'Espagnol, oublié dans sa péninsule, regarde les peuples se heurter, les idées

se contredire, le flux apporter ce que le reflux emporte, et son esprit reste froid.

Je ne suis point engouée. Ma réflexion encore plus que mon instinct rend un bon témoignage à ce peuple hautain et vaillant. S'il en prenait la peine, tout autant qu'un autre il exercerait des séductions. Dès qu'on pénètre dans l'intimité de l'Espagnol, sa bonté grave trouve le chemin du cœur. Mais comme la nation reste contenue, comme le dédain qu'elle sent pour les faciles et charmantes expansions italiennes la laisse un peu gourmée; comme la très-grande opinion qu'elle conserve de soi lui communique quelque roideur; c'est bien à son propre mérite qu'elle doit l'estime où on la tient.

J'en espère tout, je le redis encore; non par entraînement, mais par l'estime que m'inspire son bon sens, par les gages qu'a donnés son héroïsme, par la foi que je mets dans les prières de ses amis, par ses douleurs passées, par son sang répandu; plus encore peut-être par la soif d'indépendance qui doit consumer ses entrailles.

Dieu aidant, et les Espagnols aussi, qu'ils s'en souviennent; nous verrons la liberté resplendir sur Madrid.

6 mai 186...

Nous avons quitté la capitale de l'Ibérie. Cette ville, la plus élevée de l'Europe, est bâtie comme vous le savez à deux mille pieds au-dessus de la mer. On s'aperçoit de l'altitude aux caprices de l'atmosphère; tantôt on gèle,

tantôt on brûle; et le plateau, que nous franchissions hier pour arriver à l'Escorial où nous voici, complète les austérités de l'impression.

Ce sol aride a sa beauté; je n'en crains pas les sauvages étendues; elles font vibrer toutes les fibres de mon cœur amoureux de liberté.

Hé bien donc, hier soir, le train nous emportait à travers les guérets couverts de jeunes froments; quelque village montrait de loin en loin ses maisons blanches. Peu d'arbres, parfois des buissons; toison verte et courte qui verdissait par places.

Les lignes rabattues au sol ne remontent nulle part. Cela produit une sensation de grandeur; l'espace immense, ras à l'œil, dépourvu de toutes les grâces de la végétation, rappelle la nudité des derniers sommets. Pas un vivant, pas une métairie n'en égayaient les égalités mornes. C'est tout au plus si quelque troupeau de mérinos, arrivant du fond des perspectives, s'égrène le long des chemins; et sur ces plans uniformes, l'âne qui s'en vient chargé de ses outres prend les monumentales proportions d'un chameau.

Plus on s'éloigne de Madrid, plus le terrain se fait pauvre. Bientôt il se parseme de roches granitiques et se déchire en gorges rudement coupées. Cette fois le désert est le maître. On dirait la croupe désolée d'un de ces vastes soulèvements qui bosselèrent jadis l'écorce de notre globe. Des pins rabougris s'accrochent aux anfractuosités du roc; quelque ciste abrite dans un creux ménagé des tempêtes ses rameaux chargés d'étoiles blanches; c'est le seul sourire de ces tristes lieux; à peine si l'on rencontre une mesure décrépite; le steppe se bouleverse par moments en un chaos de blocs énormes, jetés tels quels dans le

désordre de la création. Puis l'espace reprend ses monotonies; l'étendue qui se déploie avec ses efflorescences de granits bleus étale sa flore vivace, gros genêts d'or, lavandes violettes, camomilles à foison, et cette indépendance de toutes choses nous met l'âme en fête.

Tous réunis nous sommes heureux. Au sein des villes on se côtoie, on ne se rencontre guère; les impressions s'échangent d'un regard, le cœur se tait. Trop de curiosités s'éveillent, trop de pensées jaillissent au contact des chefs-d'œuvre pour que l'amitié même s'échappe en paroles; on ne s'est point quitté, mais on ne s'est pas abordé; et si tout à coup le silence des objets extérieurs, un bout de route solitaire, que sais-je, le hasard d'un même wagon remet les âmes en contact, elles ont à se trouver ce plaisir tout frais et ces jeunes surprises que donnent à notre cœur les premiers jets de l'affection.

Ne vous étonnez donc pas que le bruit des castagnettes retentisse par ces déserts. Leur trille mordant accentue les syncopes de la locomotive; la chanson espagnole, la chanson moresque tantôt scandée d'un coup sec, tantôt accompagnée d'un frémissement limpide et doux, se déroule selon que glisse le train et va courir sur les bruyères.

Là-bas une chaîne de montagnes a fermé l'horizon; ses déclivités lavées d'un bleu d'indigo bornent la plaine; les crêtes s'enfoncent sous les brumes; c'est la Sierra de Guadarrama: l'Escorial en a souligné les bases d'un trait blanc.

Le village, à mesure qu'on avance, glisse derrière les chênes qui commencent de verdier; les ombres se sont abaissées; pourtant on discerne encore la masse imposante du palais, assise au milieu des prairies. Une allée de peu-

pliers monte vers la cour d'honneur, une modeste posada s'élève vis-à-vis; nous voilà casés.

Toute la nuit les guitares se sont promenées; elles seules nous parlent encore d'Espagne. Ce bourg de montagne, ces froides haleines, les brouillards qui traînent, le vert cru des prés, les courants d'eau vive et la pluie à torrents nous feraient croire qu'une fée maligne nous a transportés dans quelque sombre vallée du Jura, si les notes de la mandoline et ces mots: *Par-a-guas!* lamentable cri que va répétant un brave homme, le dos courbé sous sa charge de parapluies, ne venaient nous dire que le royaume des Castilles se prolonge à perte de vue devant nous.

Il faut voir des plateaux inférieurs le pâtre de maçonnerie (en vérité je ne puis dire le palais), que Philippe II planta dans l'herbe et qu'il adossa contre ce versant du Guadarrama, pour en comprendre l'unité. Alors on a devant les yeux un front de caserne, large, épais, lourd, et l'on soupçonne derrière ce prodigieux massif qui représente le gril de saint Laurent. C'est énorme, et c'est ennuyeux.

Quelques personnes, étonnées d'un si pauvre aspect, s'irritent de ne trouver à ce gros monument ni grandeur, ni majesté, ni même les lugubres tristesses qu'avait rêvées leur imagination.

En dépit des proportions colossales, l'étroit cerveau du monarque a mis partout son sceau mesquin. Rien n'est terrible, tout semble médiocre. Une conception gauche, une laideur ordinaire, un résultat matériellement considérable, artistiquement nul, telle se présente la création de Philippe II.